

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 16.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 19 Avril 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : Plus de lumière, par C.-A.-M. Paradis, Ptre, O.M.I.— Elle est partie.—De Montréal à Lourdes, (suite), par un Pèlerin.—Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—Nos gravures : Le dimanche des Rameaux ; Le nouveau ministère français ; Les nouveaux magasins du "Printemps."—Choses et autres.—La princesse Louise aux Bermudes.—De tout un peu.—Poésie : La France, par W. Chapman.—Amour et larmes, par Mary, (suite)—Un singulier testament.—Ecole d'industrie.—La prison de Newgate.—Don.—Diocèse de Nicolet.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Exécution capitale.—Les échecs.—Pensées.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le dimanche des Rameaux ; Le nouveau ministère Français ; Les nouveaux magasins du "Printemps."

PLUS DE LUMIÈRE

TÉMISKAMING, 29 MARS 1883.

M le rédacteur de *L'Opinion Publique*,

Par l'intérêt que je porte à votre journal, veuillez me permettre de rectifier en tout ou en partie deux petite avancés publiés dans différents numéros de *L'Opinion Publique*.

Le premier a trait à la découverte du blé sarrasin par le sieur de ce nom. Je ne m'oppose pas à ce que le dit monsieur ait jamais mangé de la galette de sarrasin, comme tous nos bons Canadiens le font, surtout en temps de carême. Mais je crois un peu hasardé de dire que personne n'en avait mangé avant lui. Si mes souvenirs sont fidèles, je crois avoir lu quelque part que le blé sarrasin doit son nom à son origine. Si je ne me trompe, ce fut l'une des précieuses céréales que les croisés apportèrent de Terre-Sainte, en compagnie de nombreuses variétés de fruits délicieux qui enrichissent aujourd'hui nos jardins. Le nom de sarrasin donné à ce blé indiquerait tout simplement qu'il était en vogue chez les Sarrasins avant que les Européens en connussent l'usage. Quoiqu'il en soit, je n'ose affirmer ma proposition d'une manière trop absolue. Mais le fait sur lequel je veux insister, c'est celui d'une autre découverte qui, sans doute, aura donné lieu à ce quiproquo :

Il existe dans nos forêts d'Amérique, ou plutôt dans nos savanes, une plante fort singulière que les Anglais ont baptisée du nom de *Pitcher-Plant*, à cause de sa ressemblance avec une petite urne dans laquelle se conserve l'eau des pluies et de la rosée. Si, à cette époque de l'année, la terre n'était recouverte d'une épaisse couche de neige, je pourrais vous envoyer un spécimen du curieux végétal, très commun à quelques arpents d'ici. Le *Pitcher-Plant* est appelé par les indiens *Makakî o mitas*, c'est-à-dire *Culottes de Crapaud*, parce que la couleur du tissu extérieur de la plante offre l'apparence de la peau de ce hideux batracien. De temps immémorial, les sauvages du Canada emploient le *makakî o mitas* comme un remède d'une efficacité infaillible contre la petite vérole. En effet, dès que les premiers symptômes de la petite vérole se déclarent, si le malade à soin de prendre à temps une tisane faite avec les feuilles et la racine de la plante en question, il est sauvé.

Or, voici maintenant en quoi consiste la fameuse découverte du docteur Sarrasin :

C'est lui qui, le premier, divulgua au monde civilisé la vertu curative de cette plante qui, dès lors, porta le nom de son inventeur, *Sarrasinia purpurea* : "La sarrasine." Le qualificatif de pourpre lui fut ajouté à cause de la couleur de sa fleur. Ainsi, comme l'on voit, il n'est ici nullement question de "sarrasin" dont on fait de la galette.

A présent, voudrait-on connaître d'où ce célèbre docteur tirait lui-même son nom? La tradition rapporte que plusieurs captifs ayant été amenés de la Terre-Sainte en France, furent élevés par les chrétiens qui leur donnèrent ce nom en souvenir de leur origine. Voilà comment, des fils de Mahomet, le sieur Sarrasin recueillit son nom pour héritage, et plus tard transmit son noble titre à une plante sauvage.

Un autre éclaircissement qui, sans doute, fera plaisir à vos lecteurs : Il s'agit de cette tribu indienne appelée *Illini*, qui aurait donné son nom à la rivière Illinois.

D'abord, le nom *Illinois* s'applique autant à tout le territoire qu'à la rivière même qui l'arrose. Mais il importe surtout de ne pas se méprendre sur cette dénomination d'*Illini* qui n'est pas plus un nom propre que le mot "sauvage" lui-même, ou mieux encore, que le mot "homme" employé pour désigner la classe mâle du genre humain.

Dans les langues algiques, le mot *illini*, ou mieux *inini*, signifie "homme par excellence, vir." Suivant les différents dialectes on dira : *illini*, *inini*, *irini*, *irno* ou *ilno* ; au pluriel : *ilnots*, *irnots*, *irinišak*, *ininiwak* ou *illiniwak*. De ce dernier, les visages-pâles ont fabriqué *Illinois*, qu'ils ont pris pour un nom propre ; mais ce n'est en réalité que le mot générique employé par les indiens pour signifier : "un homme fait," l'homme par excellence.

Or, il est à remarquer que chez tous les peuples barbares on a trouvé et l'on retrouve encore cette habitude de se croire et de se nommer, par conséquent, les seuls hommes dignes de ce nom. Dans le sud de l'Afrique, le nom de *Bassoutos* que prennent les naturels, signifie précisément la même chose que le mot *illiniwak*. Les Montagnais du golfe Saint-Laurent se qualifient de : *Neloinots* : "les hommes véritables." Pour ces fiers vagabonds, le reste des fils d'Adam ne mérite pas ce titre... Chez les nations d'Europe, que signifient, je vous le demande, les appellations de *Allemands*, de *German* et de *Frans* !... Si nous ne sommes pas de purs sauvages, comme certains indiens de Paris s'obstinent à le croire, n'oublions pas cependant que nous habitons la terre des vieux *Kanawhis tata*, que nous sommes entourés et comme pénétrés de leurs antiques souvenirs. Sans nous en douter le moins du monde, nous avons dans notre langue, et surtout dans les noms propres de notre pays, des mots que nous leur avons volés. Sachons du moins racheter notre manque de justice par un peu de reconnaissance. Ne défigurons pas ces noms sacrés que l'ignorance et les préjugés ont qualifiés de barbares. Nous aurons occasion de revenir sur cet intéressant sujet. En attendant, qu'il me soit permis de le dire à tous ceux qui voudront l'entendre :

Nous sommes tous fiers de notre langue française, eh ! bien, toutes les beautés que nous y admirons pâlisser devant le jargon sublime dont se sert le pauvre enfant des bois. Que de gens calomnient ce qu'ils ne connaissent pas ! A mon avis, on devrait enseigner le sauvage dans nos collèges, pour développer chez l'élève le sens parfait du beau, du juste et du sublime.

C.-A.-M. PARADIS, ptre, O.M.I.

ELLE EST PARTIE !

Hélas, trois fois hélas ! Dans quelques jours on n'entendra retentir que cette parole dans notre bonne ville de Montréal : Elle est partie !

Après nous avoir charmé par le déploiement de ses merveilles grandioses, il faudra dire : Elle est partie la pure, la céleste, la source intarissable de jeunesse et le modèle de fraîcheur.

Où, plus blanche que la blanche hermine, la glace nous a quitté, la glace qui nous charmait, la glace qui remplissait jusque par-dessus quais et à plusieurs étages le lit de notre fleuve géant, elle s'est détachée de ses bords et elle a suivi les emportements vainqueurs du courant.

En effet, il faut s'y résigner, il y a cinq mois que cela dure, et la débâcle ne peut tarder. En quelques endroits, le départ s'opérera doucement et presque imperceptiblement. En d'autres places, il n'en sera pas de même, et le spectacle sera des plus impoignants. La séparation s'effectuera avec des bruits étranges, des convulsions énormes et des détonations effrayantes !

Et puis, elle s'éloignera en une masse gigantesque, comme le convoi pavoisé de blanc d'une jeune fiancée, et lentement, majestueusement, elle s'en ira célébrer son union solennelle avec son époux le sombre océan qui, depuis bien des jours, rugit d'impatience, s'em-

porte et s'exalte, ne comprenant pas un si long retard et se dévorant lui-même comme dans une anxiété mortelle

Aussi, quand ce jour arrivera, quel spectacle grandiose s'il en est en ce monde ! Spectacle toujours émouvant et qui, à certaines années, a revêtu un caractère si palpitant de terreur, à fait pâlir les marchands du quai et même ceux de la rue Notre-Dame.

En d'autres pays moins favorisés que le nôtre... pour la grandeur de la scène : comme Saint-Petersbourg, Moskow, Mohilew, etc., le jour de la débâcle est attendu avec une curiosité fiévreuse par toute la population, et cependant, qu'est-ce que c'est que le déplacement d'une centaine de toises de glaçons en comparaison de ce que nous pouvons contempler ici sur deux ou trois milles de largeur ?

Enfin, aux villes russes, quelque soit l'exiguïté du théâtre, l'attente est si grande que toute la population est sur pied et toutes les rives sont bordées de sièges, de bancs et de galeries longtemps retenus à l'avance.

Au moment où l'immense cristal commence à opérer son mouvement, l'autorité supérieure qui est, comme l'on sait, la paternité même, pour n'exposer personne à manquer le coup d'œil, fait tirer du haut de la citadelle une volée de canon qui précipite tous les retardataires vers la plage. Et alors on voit défiler avec admiration un fleuve qui, dans le lit du Saint-Laurent, paraîtrait comme un filet timide, hésitant, serpentant et ne sachant comment retrouver son chemin.

Pourquoi n'est-on pas ainsi averti à Montréal ?

Je me le demande.

On a le plus beau fleuve du monde, on peut y jouer, un jour de l'année, du spectacle le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer, et puis tout cela passe inaperçu et l'on ne se doute de rien.

Pourquoi ? parce que l'on n'est pas prévenu !

Cependant, les moyens ne nous manquent pas, nous avons les canons de l'île Sainte-Hélène qui sont pleins d'attention pour nous, et qui nous rendent déjà le service de nous rappeler chaque jour l'heure du dîner ; pourquoi, une fois dans l'année, les canons ne seraient-ils pas employés à nous proclamer l'heure, l'instant, le moment de la débâcle.

Est-ce que cela n'en vaudrait pas la peine ?

Représentez-vous ce spectacle : la glace se met en mouvement, les canons retentissent, la foule arrive de toutes parts, les quais et les toits sont chargés de monde, comme c'est imposant !

La glace commence par marcher, elle se précipite, elle rompt ses liens, tantôt elle file comme une flèche, tantôt elle s'entasse, elle s'accumule, elle élève des sommets dépassés bientôt par d'autres sommets, elle forme des pyramides, des obélisques, elle édifie des monuments gigantesques qui semblent des châteaux, des citadelles et des cathédrales auprès desquels le palais de glace du Windsor ne serait qu'une maisonnette.

Mais si personne n'est averti, personne ne peut venir, et l'on n'y verra même aucun de ceux qui sont allés dix fois examiner la construction du palais du défunt carnaval.

Sans les canons de l'île Sainte-Hélène, il n'en peut être autrement, c'est inévitable !

En effet, vous voyez ce qui se passe chaque année, une certaine rumeur se répand dans la foule : "le fleuve marche, la débâcle commence," quelques curieux accourent, des étrangers s'élancent, ils sont peut-être venus exprès à Montréal, et puis ils arrivent, il est trop tard, tout est fini, tout est terminé, et alors, que voulez-vous ? C'est vraiment désolant d'être aussi complètement trompé, et lorsqu'il y a peut-être plusieurs années que l'on attendait ce merveilleux événement.

Triste ! triste !

Ah ! il est vrai qu'il y a une ressource pour se consoler, on peut se tourner vers ses amis et leur dire avec amertume, en leur serrant mélancoliquement la main :

"Elle est partie ! Elle est partie !"

On annonce l'apparition d'un nouveau journal à Québec, publié par trois anciens employés de l'*Événement*.